

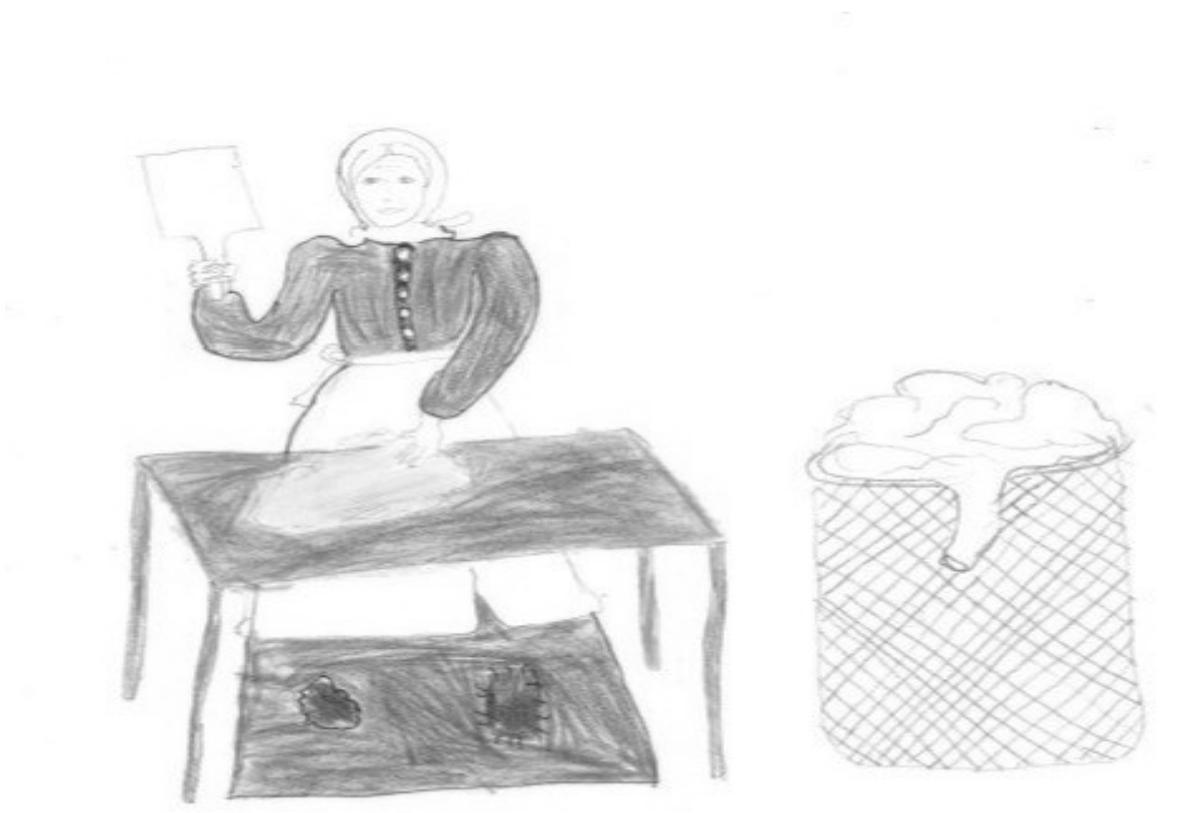
Histoires de femmes sans Histoire



Classe de 43, collège Montaigne

*Nous, qui sommes sans passé, les femmes,
Nous qui n'avons pas d'histoire,
Depuis la nuit des temps, les femmes,
Nous sommes le continent noir.*

La paysanne



Je travaillais dans les champs, je lavais le linge sale, je coupais les épis, je battais le blé : j'étais une paysanne.

Pendant toutes ces années, je ne faisais que travailler et j'étais mal payée. Les hommes étaient aussi mal payés, mais mieux payés que moi. Ce mode de vie était tout simplement misérable, nous étions tous pauvres ; cependant, les femmes l'étaient encore davantage.

Je devais aller battre le blé pour faire du pain, laver le linge dans les rivières, m'occuper de mes frères et sœurs, couper du bois pour la cheminée, remonter l'eau du puits. Ouvrir simplement un robinet et avoir de l'eau propre et saine est un luxe dont tu

n'as pas conscience. Je ne passais environ que quatre mois à l'école par an, j'étais l'aînée, mes parents avaient trop besoin de moi pour que j'étudie davantage. Je devais rester active, mes loisirs consistaient à raccommoder ou à tricoter des vêtements.

Un beau jour de 14 février, je me souviens avoir eu une bonne idée : puisque l'on était le jour de l'amour, je me dis que je pourrais peut être aller cueillir des fleurs de tout types pour les donner aux passants en échange d'un peu d'argent pour aider ma mère, je partis donc chercher des fleurs ; des roses, des tulipes, des tournesols, des lys, des coquelicots. Je cueillis aussi de la lavande pour en faire des sachets qui parfumeraient les maisons des habitants. Cela me rapporta un peu plus de cent sous, ce qui paraît peu mais à l'époque c'était déjà beaucoup pour moi et ma famille.

Mais ne va pas croire que j'étais toujours sage ! Il m'arrivait parfois de voler des gâteaux à ma voisine Germaine qu'elle posait sur le rebord de sa fenêtre le temps qu'ils refroidissent. J'en profitais alors pour les voler afin de me régaler en les partageant avec mes petits frères et sœurs. Un jour, en rentrant de l'école, je dérobai des fruits dans un champ. J'étais en train de cueillir les fruits, quand j'entendis soudain une voix grave et hautaine me dire : « Toi là ! Repose mes fruits ! ». Surprise, je fis tomber quelques fraises de mon tablier et courus à toute allure avec mon panier retrouver mes frères et sœurs avec qui je partageai mon butin.

Je vais à présent mon plus beau souvenir d'enfance. L'anniversaire de ma sœur arrivait à grand pas, elle allait déjà avoir cinq ans. Je rêvais qu'elle ait un gâteau, comme à la ville. J'allai donc chez Germaine, mais elle voulait que je la paye car elle non plus n'était pas vraiment riche. Je me sentis désespérée à l'idée de ne pas pouvoir apporter le gâteau de rêve pour ma petite sœur. Cependant, Germaine me redonna espoir en proposant un marché : si je voulais des ingrédients pour le gâteau, je devais faire le ménage dans sa maison et l'aider dans son potager trois heures pendant deux jours car elle savait très bien que j'avais beaucoup de choses à faire pour aider ma mère également. Elle a ajouté que si je faisais bien mon travail, non seulement elle me donnerait les ingrédients pour le gâteau, mais aussi des petites choses en plus comme du beurre, des pommes ou encore du pain. Cela me fit encore plus sourire et m'a motivée à faire son ménage.

Ce que je n'avais pas dit à Germaine, c'est que j'avais économisé deux-cents sous dans l'espoir qu'ils me serviraient un jour, pour m'acheter des vêtements ; mais au cas où

ma mère n'avait plus du tout d'argent, je pourrais lui donner mes sous pour que l'on puisse au moins nous nourrir. Je voulais que ma petite sœur soit traitée comme une demoiselle de la ville malgré notre situation financière. Je me rendis chez la mercière avec mon petit trésor. Je restai sur le seuil, elle m'ignora, en pleine discussion avec la bonne des C., : « Regardez un peu, ce que Madame m'offre ! ». Elle sortit de son panier une belle robe et un joli jupon. « Moi, je n'en veux pas de ses vieilles défroques ! Ah, ce n'est plus bon pour Madame, c'est toujours assez bien pour moi ! ». Je dis timidement : « Moi, j'en veux bien. » Elles me regardèrent toutes deux, surprises :

« Et comment tu la paierais ? Parce que si tu crois que je vais te la donner, tu te mets le doigt dans l'œil, ma petite !

- Je vous en donne deux-cents sous ».

Quelques minutes plus tard, je repartis avec la robe dans mon panier. Je passai de longues heures à la recoudre pour la mettre à la taille de ma sœur. Pour la parer comme une vraie dame, je lui fabriquai aussi un collier et un bracelet de fleurs. Ma petite sœur eut un anniversaire de demoiselle.

Bref, dans ma vie, malgré ma situation financière, je vécus de très bons moments, et cela me permit de me contenter de ce que j'avais fait.

Voilà mon histoire.

Samy, Jade, Amina, Merhawt, Kelyan

*Seules dans notre malheur, les femmes,
L'une de l'autre ignorée,
Ils nous ont divisées, les femmes,
Et de nos sœurs séparées.*

La femme à l'usine

Jeanne, une ouvrière en usine de cordage à Angers, discute avec une collègue.

« Un des contre-maître qui travaille à l'usine a commis des actes impardonnables. Ces actes n'ont pas été punis.

– C'est triste. Mais que veux-tu y faire ? Nous ne sommes que de femmes.

– Mais comment peut-on tolérer de pareil abus ?

– Chut ! Le contremaître n'est pas loin. Bien sûr que ce n'est pas bien. Mais peut-être que la jeune fille l'a laissé faire ? Et est-ce si grave ?

– Ce sont tes propos qui sont graves. Peut-être que la jeune fille l'a laissé faire ? Te rends-tu bien compte de ce que tu dis ?

– Tu as raison. Le contremaître devrait être sanctionné.

– Si seulement ! De tels crimes ne sont pas punis et l'une des nôtres perd son travail parce qu'elle a chanté ?

- Chut !

- Et encore ! Toujours moins rémunérées, moins considérées que les hommes ! Et quand nous rentrons chez nous, épuisées, nous commençons notre « deuxième » travail qui est de s'occuper de la maison. Et ça gratuitement, évidemment ! »

On toucha l'épaule de Jeanne.

« Jeanne, suivez-moi » dit le contremaître.

Izza, Enze et Antonin

La femme criminelle

Deux femmes se croisèrent sur la place du village de Broc. Elles se mirent à discuter, très vite le sujet de discussion en vint au procès en cours.

« Tu te rends compte qu'ils veulent mettre en prison une femme pour meurtre alors qu'elle n'a pas commis de crime ?

— Comment ? Tu es du côté de cette criminelle ?

— Bien sûr que oui, pourquoi tu ne l'es pas toi ?

— Cette femme est une meurtrière, comment peut-on la défendre, elle a trompé son mari et a aidé son amant à le tuer. Ce n'est pas une femme digne de ce nom.

— Mais ce n'est pas elle qui l'a tué.

— Mais elle a aidé à le faire, c'est tout comme.

— Il l'a manipulée pour son argent mais il ne l'aimait pas vraiment, la preuve, Maître Affichard a fait passer cette pauvre Marie Hérissé pour une folle qui a forcé son amant à assassiner son mari pour s'en débarrasser.

— Mais qui te dit que c'est la vérité ? »

Le ton avait monté entre les deux jeunes femmes et plusieurs personnes s'étaient arrêtées pour les écouter.

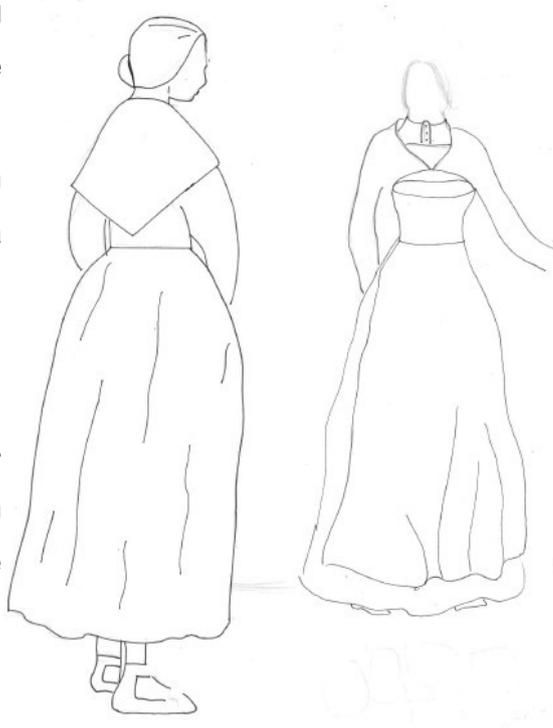
« Mais cela se voit dans ses yeux qu'il est fou amoureux d'elle et que la jalousie l'a poussé, lui seul, à commettre cet acte irréparable.

— Mais pourquoi un beau jeune homme tomberait amoureux d'une femme plus vieille et pas franchement dotée côté beauté ?

— Mais tu es bien mariée avec un homme de dix ans de plus que toi si je ne me trompe ?! »

Une vieille femme s'approcha alors pour interrompre leur échange.

« Ne dites pas de bêtises, madame, vous ne pensez plus clairement. Le mieux est que vous rentriez chez vous vous calmer les nerfs. »



Shérifa, Anouk, Armelle et Simon

*Asservies, humiliées, les femmes,
Achetées, vendues, violées,
Dans toutes les maisons, les femmes,
Hors du monde reléguées.*

L'écolière

Le 26 octobre 1897,

Chère amie,

Je voulais t'écrire pour te parler de mon quotidien au collège de Saumur

Je suis déçue par les activités que j'y effectue : on doit s'entraîner à préparer des repas, entretenir la maison, faire la lessive, organiser les soins médicaux, faire du jardinage, élever des volailles. Un peu de comptabilité, mais pour gérer l'argent de notre futur foyer. J'en ai assez, je suis terriblement épuisée. Et ce calvaire va durer trois ans ! Nos frères reçoivent une éducation bien différente.

Toutes vêtues de la même façon. Toutes des robes longues recouvertes d'un tablier. Toutes les cheveux longs, attachés, le plus souvent tressés chez les filles et en chignon chez les enseignantes. Toutes les mêmes visages, fermés, aucun sourire. Toutes tristes, malheureuses. Toutes prisonnières.

Joséphine.

Mustapha, Wesley et Ismaël

La bourgeoise



Marthe arriva dans la salle à manger où ses parents déjeunèrent :

« Chers parents, je ne veux pas me marier avec Jean je ne le connais même pas. Papa, écoutez-moi, je vous en prie.

— Ton avis ne m'intéresse nullement, répondit sèchement le père. L'argent et les intérêts de la famille passent avant ton choix.

— Marthe, écoute ton père, dit plus doucement la mère, moi je suis heureuse ici.

— Maman, je veux un avenir !

— Ton avenir ? Mais il est déjà tracé ! Tu vas te marier avec Jean.

— Mais je veux être écrivaine !

— Haha ! que tu es drôle, ma fille ! s'exclama son père. Comme si tu avais le choix !

— Père, comment pouvez-vous dire cela ?

— Comment toi, tu oses dire cela ? Fais ce que tu veux, mais tu n'existeras plus pour moi, tu seras reniée, l'héritage sera légué à ton cousin !

— De toute façon, je gagnerai ma vie seule...

— Mais qui voudrait engager une femme ?

— Ton père a dit non, dit calmement la mère. Cela suffit avec tes idées hors nature. Retourne dans ta chambre

— Maman, papa, laissez-moi une chance de découvrir le monde !

— Pourquoi vouloir changer les règles ? Suis-les : un mari, des enfants, au foyer !

— Mais...

— Tais-toi ! Fin de la discussion. Tu seras mariée à Jean dans le mois et c'est tout. »

Dieno, Akram, Nohlann et Timoté